LE PATRIOTE ILLUSTRÉ
7 F N° 24 HEBDOM. 16 JUIN 1963 72 PAGES

Le drame de Fontsoubie

(voir pages 20 à 23)

L'hommage du monde à Jean XXIII

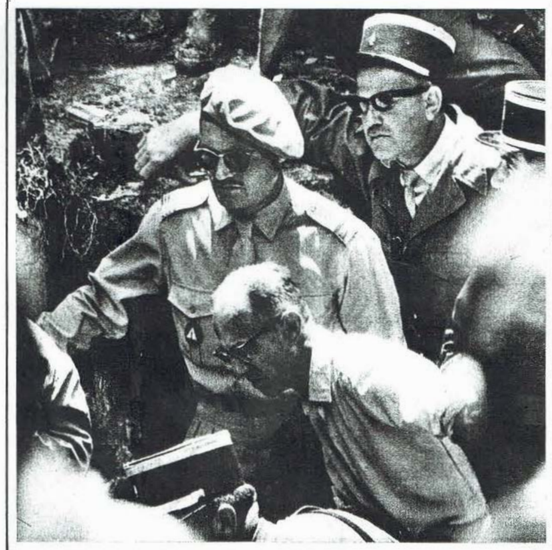
LE DRAME DE FONT-SOUBIE

De haut en bas, Emile Chelletz, Alain Besacier et Jacques Delacc après leur ovetage.

LA PRISON DE TENEBRES N'A RENDU QUE 3 DES 5 SPELEOLOGUES PERDUS

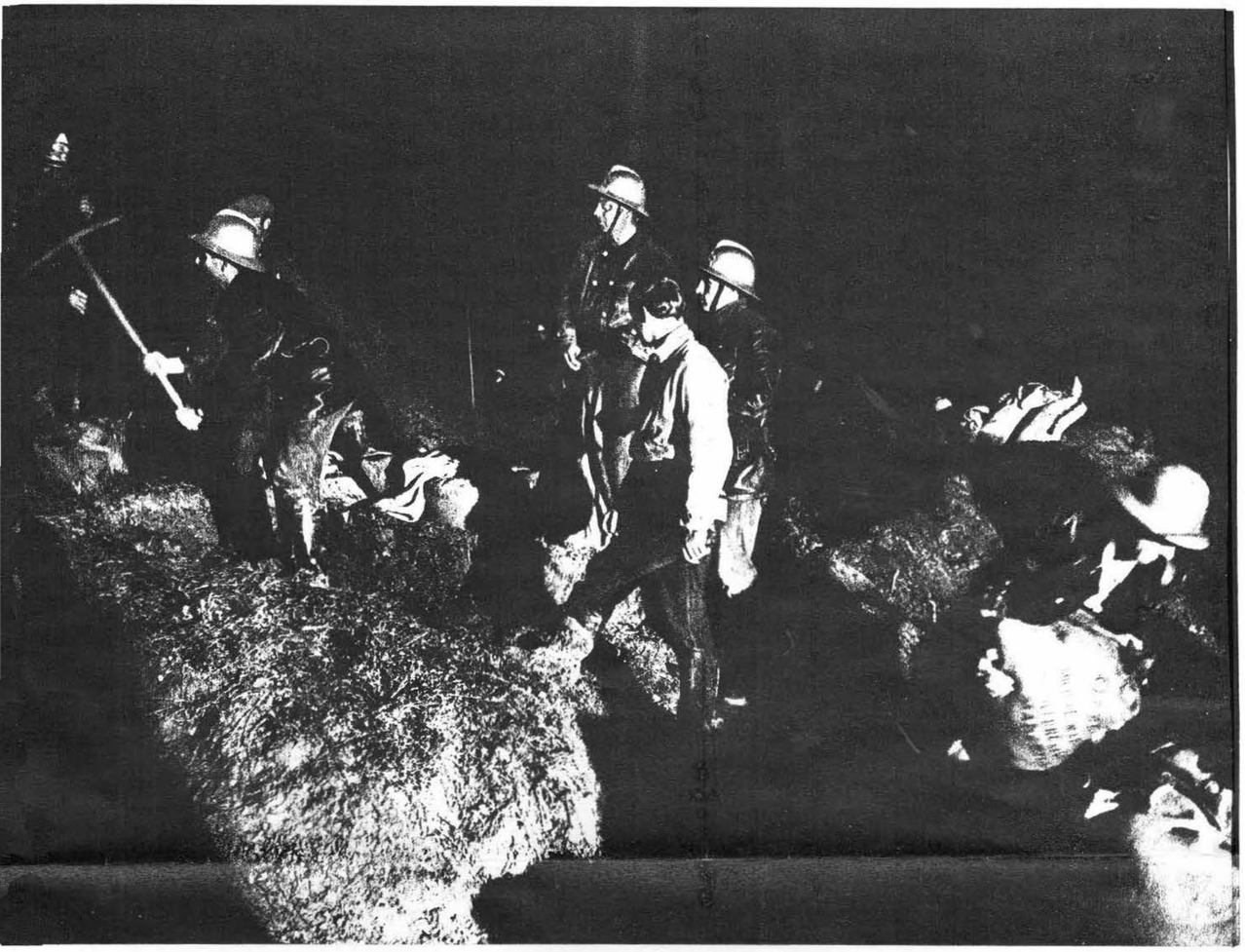
SUR les cinq spéléologues que le grossissement soudain d'un torrent avait bloqués à l'intérieur du gouffre de la « Goule de Fontsoubie », dans l'Ardèche, trois seulement sont revenus à l'air libre, après avoir passé cinq jours sous terre. Les sauveteurs ont aperçu un corps qu'ils n'ont pu identifier. On pense que le cinquième compagnon a également été emporté par les flots en furie. Les sauveteurs ont dû abandonner provisoirement les recherches parce que le torrent qu'on a endigué risquait de crever les barrages. Ainsi se conclut la tragique aventure de l'équipe Vulcain, ces spéléologues amateurs d'un club sportif lyonnais partis dimanche matin pour explorer la « Goule de Fontsoubie ».

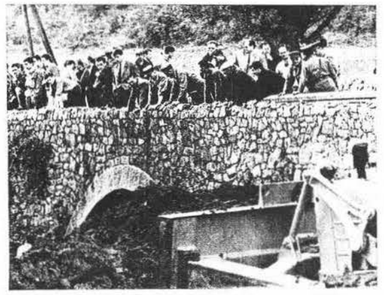
Il ne reverra pas son fils...

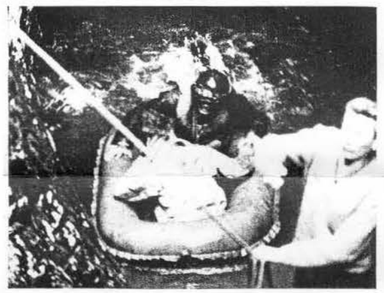


M. Raffy, dont le fils Bernard est une des deux victimes, se penche au-dessus du gouffre.

FONTSOUBIE (suite)







La longue attente dans la nuit avant de pouvoir s'engager dans le Gouffre. Depuis 96 heures déjà, les cinq jeunes spéléologues sont prisonniers de la « Goule de Fontsoubie » et rien n'est encore connu de leur sort. Lorsque le jour se lèvera, les sauveteurs s'engageront dans la faille au fond de laquelle des containers ont été lancés. Au dehors, l'anxiété se lit sur tous les visages.

En ce premier dimanche de juin, toute l'équipe s'était déplacée en Ardèche. Trois membres, mariés, restèrent en surface avec leurs épouses tandis que les cinq autres s'enfoncèrent sous terre : Jean Dupont, 21 ans ; Emile Cheilletz, 24 ans ; Alain Besacier, 24 ans ; Bernard Raffy, 27 ans et Jacques Delacourt, 18 ans. Tous sont célibataires. Ils s'adonnent avec passion à ce sport riche en aventure, la spéléologie.

Car la spéléologie est un sport. Ce n'est pas un vulgaire divertissement du dimanche. Ceux qui la pratiquent ne sont pas des imprudents. Ils se sont longuement entrainés. Ils connaissent les embûches que peut receler une grotte, surtout un « aven », ces trous dans un sol calcaire par lesquels une rivière se perd et après plusieurs kilomètres de cheminement souterrain, revient à la surface.

La « Goule de Fontsoubie » n'a pas encore été explorée complètement. C'est une immense galerie de 13 km de long qui comporte des lacs, des « marmites », des siphons infranchissables. Personne n'a pu franchir encore les derniers 150 mètres qui de l'intérieur permettant d'atteindre la « résurgence » de Pont d'Arc.

Après une dizaine de mètres, la galerie s'élargit, en gagnant de la profondeur : en cent cinquante mètres, elle atteint une profondeur de quelque 80 mètres. Les eaux sont d'abord retenues en un petit lac. Puis, après une petite et une grande « marmite » (sorte de réservoir de profondeur variable), on atteint un promontoire de 20 mètres sur 5, suffisamment abrité des eaux : c'est là que les spéléologues ont établi leur camp de base. On peut y laisser du matériel de spéléologie et des vivres. Ce camp se situe à 300 mètres environ de l'entrée du gouffre, mais les trois accidents qu'il faut traverser en rendent l'accès difficile.

* * *

Dimanche matin, les cinq premiers garçons étaient descendus. Dimanche après-midi, deux de leurs amis, restés en surface, avaient décidé de leur faire une petite visite, avec leurs épouses. Ils étaient allés jusqu'au camp de base. Là, Bernard Raffy préparait pour ses camarades le repas du soir. Les autres étaient déjà partis pour pousser une pointe de reconnaissance de l'autre côté du camp de base. A vingt heures ils devaient rentrer au camp de base pour y passer la nuit. On ne les avait plus vus depuis. Dans la nuit de dimanche à lundi, l'orage avait éclaté. Il était quatre heures du matin lorsque le torrent avait commencé à s'engouffrer dans l'entrée de la Goule, avec un bruit d'enfer.

Cinq jours d'angoisse

Pendant cinq jours, l'angoisse a régné à la surface. Une angoisse mêlée d'espoir car on connaissait les qualités sportives des cinq compagnons, leur entrainement.

« Lorsqu'ils ont entendu le torrent, a-t-on pensé, ils ont dû rester sur leur camp de base pratiquement insubmersible. » Mais la pluie ne cessait pas. Jeudi seulement, il commença à faire beau. Aussitôt les plus grands moyens furent employés. Deux pompes, débitant chacune 60 mètres cube par heure furent mises en action pour diminuer le débit du torrent. Des bulldozers furent amenés sur place afin de faire des barrages de fortune qui contiendraient le torrent.

Jeudi matin, alors que le débit était encore assez puissant, on envoya dans le gouffre vingt-cinq containers avec du ravitaillement et des lampes électriques, car le manque de lumière est au moins aussi pénible que le manque de nourriture. Dix de ces containers devaient être recueillis par les survivants. Enfin, on colora l'eau avec de la fluorescéine, afin d'apporter un peu de lumière dans le gouffre. Rien cependant ne put être tenté ce jour-là pour joindre les spéléologues et, la nuit venue, la même angoisse s'abattit sur le camp, faite d'incertitude et d'espoir.

Vendredi, le torrent s'étant ralenti, cinq sauveteurs se glissèrent dans la faille. A leurs appels répondirent bientôt des cris angoissés. Pressant la descente, ils aperçurent bientôt des lueurs. Les rescapés étaient là. A soixante-dix mètres de l'entrée, sur un petit plateau abrité des eaux. Bientôt, le premier spéléologue put regagner l'air libre, Emile Cheilletz. A la surprise des sauveteurs, il grimpa sans aide la dernière échelle métallique placée par les équipes de secours. Un quart d'heure plus tard, Jacques Delacourt paraissait à son tour. Lui aussi semblait très frais, mais sitôt à l'air libre, le soleil l'éblouit et il tomba sur un brancard. Enfin, à 8 h 45, Alain Besacier apparaissait à son tour. Mal rasé, les yeux cernés, il avait dans la bouche une lampe électrique allumée qu'il semblait oublier, malgré le grand soleil.

* * *

Les sauveteurs repartirent alors pour un quatrième voyage. Mais ce voyage se prolongea. Ils ne trouvaient pas les deux autres spéléologues, Bernard Raffy et Jean Dupont. Il fallut qu'on les rappela car le torrent risquait de crever les digues. Ils avaient aperçu un corps, sans doute celui de Jean Dupont, coincé sous les rochers.

Quant aux jeunes rescapés, ils étaient d'avis que leurs camarades n'étaient plus en vie.

« Lorsque nous avons entendu l'eau, lundi matin, dit Alain Besacier, nous sommes repartis en hâte du camp où nous dormions, laissant le matériel et les vivres ! Nous voulions atteindre l'ouverture. Mais l'eau a été plus vite que nous. Nous avons dû franchir le lac à la nage et plonger pour franchir les siphons. Puis nous avons commencé à franchir la grande « marmite ». Dupont et Raffy étaient en arrière. Soudain, Raffy trébucha, puis Dupont. Tous deux furent emportés par le courant. Nous, nous avons pu atteindre un promontoire de trois mètres sur cinq. C'est là que nous avons passé quatre jours. Nous pensions que nos camarades avaient pu en faire autant un peu plus loin. »

* * *

Le torrent a recommencé à couler dans le gouffre qui sert de tombeau à Jean Dupont et Bernard Raffy, dont la maman a jeté des fleurs dans l'ouverture du gouffre.